L'ÉCHO SINGULIER

(Pour le SAMEDI)

Ces jours derniers, chez madame Arabelle, Danis vantait un écho merveilleux
 « Bah ! lui répond certain marquis joyeux
 Un tel écho n'est qu'une bagatelle,
 —Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
 Qu'il redit tout, neuf ou dix fois ? Tarare !
 C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller

Lorsqu'on veut entendre un écho rare...
 —Plus rare ? Oh ! oui. Parbleu ! nous l'entendrons,
 Car dès demain sans faute nous irons.
 —A demain, soit ! « j'y compte ; point d'excuse »
 —Le marquis sort méditant quelque ruse
 Rentre à l'hôtel, demande Sancho,
 Son vieux laquais. —Tu passes pour habile :

S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho !
 —Oui-dà, monsieur, car rien n'est plus facile
 Dites-moi *ho !* je vais répéter *ho !*
 —Ecoute donc l'ordre que je te donne :
 Demain matin nous irons au château ;
 Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
 Va te cacher sans rien dire à personne :

Là, par degrés, affaiblissant ta voix
 Comme un écho répète au moins vingt fois
 Ce que viendra te crier l'un ou l'autre.
 —Suffit, monsieur, vous serez satisfait :
 J'entends cela mieux que ma *patenôtre*.
 —Le lendemain, placé dans un bosquet
 L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet :

Voici venir toute la coterie.
 Chacun disait : C'est une raillerie
 Qu'un tel écho. Vous l'entendrez. Chansons !
 —Quand nous serons près de cette clairière,
 J'aurai bientôt dissipé vos soupçons ;
 Nous y voici, madame, commençons ;
 Interrogez mon écho la première,

Mais songez b'en qu'il faut enfler vos sons,
 Et les enfler d'une bonne manière.
 —A vous, marquis ; pour cette épreuve-là
 Les grosses voix sont toujours les meilleures.
 Lors le marquis de crier : Es-tu là ?
 L'écho répond : *J'y suis depuis deux heures.*

FAC ET SPERA.

LA MONTAGNE DE VERRE

Il y avait une fois un grand roi dont la fille mourut tout à coup, et tous les habitants du pays se désolaient, car la jeune princesse était très-belle, très-gracieuse et très-aimée. Mais voilà que, le jour où elle devait être ensevelie, arrive d'un pays lointain un savant homme, un magicien qui, voyant ce grand deuil, en demande la cause. Dès qu'on la lui a dite, il se rend au palais et s'écrie :

—La princesse n'est pas morte ; laissez-la reposer.

Puis il s'approcha du roi et lui dit :

—Il ne faut pas mettre la princesse dans une tombe. Je ferai une caisse en verre où elle dormira jusqu'au jour où elle doit se réveiller.

Le roi, ravi, annonça qu'il donnerait à l'étranger une magnifique récompense si ses promesses se réalisaient. Le savant se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit dans une des salles du palais une grande caisse en verre dans laquelle la princesse fut étendue sur de moelleux coussins, et, à la porte de la salle, des sentinelles devaient veiller jour et nuit avec l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

Toute cette première organisation étant faite, le savant dit au roi :

—Envoyez de tous côtés des manœuvres pour amasser une quantité de matériaux, car je dois construire un four plus vaste que votre capitale et faire une montagne de verre. Dans sept ans, lorsqu'au commencement de l'été résonnera le premier chant de l'alouette, envoyez des messagers de toutes parts pour convoquer auprès de vous les prétendants à la main de votre fille, et annoncez qu'elle sera accordée à celui qui pourra gravir, soit à cheval, soit à pied, la montagne de

verre. Dans sept ans et sept jours, la princesse se réveillera et donnera un anneau d'or à celui qui parviendra jusqu'au sommet de verre, et avec celui-là vous la marierez, fût-il le plus pauvre de vos sujets, sinon elle se rendormira pour ne plus jamais s'éveiller.

Le roi promit de suivre ponctuellement toutes ces prescriptions, et aussitôt donna l'ordre d'amasser les immenses matériaux demandés par le magicien. A la fin de la sixième année, le four s'élevait à la hauteur des nuages. Deux mille ouvriers y étaient sans cesse occupés et il était chauffé de telle sorte que des étangs, des rivières, des lacs furent par là desséchés, et de profondes sources visiblement amoindries.

Pendant que ces grands travaux s'achèvent, entrons dans la cabane d'un paysan, à une courte distance de la ville. Là demeure un vieillard avec ses trois fils. Les deux premiers sont vigoureux et alertes garçons. Le plus jeune semble un peu simple. Le vieillard étant tombé malade les appelle près de son lit et leur dit :

—Je sens que ma fin approche et je désire vous faire connaître mes dernières volontés. Vous, mes fils aînés, il faut que vous continuiez à cultiver ensemble vos champs et à vivre dans la même maison tant que vous ne serez pas mariés, car un proverbe dit : « Là où sept frères peuvent aisément habiter ensemble, il n'y a pas assez de place pour deux femmes. » Quand viendra le jour du mariage, vous partagerez entre vous deux mon héritage et vous logerez et nourrirez tant qu'il vivra Georges, votre jeune frère, qui n'est guère en état de travailler ni de gouverner une maison. C'est à cette condition que je vous lègue ma cassette. Georges n'a pas grande intelligence, mais il a bon cœur et il vous obéira comme il m'a toujours obéi.

Les deux frères aînés répondirent à leur père par de belles paroles. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

—Encore un mot, reprit le vieillard. Quand je serai enseveli, je désire que vous me donniez un dernier témoignage d'affection en venant l'un après l'autre passer une nuit sur mon tombeau.

Les deux aînés répondirent encore par de belles paroles, sans une larme dans les yeux, à cette dernière demande. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

Bientôt le bon vieillard mourut. Ses deux héritiers invitèrent à ses funérailles leurs voisins et leurs amis et s'assirent à une table abondamment servie, et burent et mangèrent comme à un repas de noces. Georges était seul près du cercueil, soupirant et pleurant, et lorsque ce cercueil fut enfoui dans la terre, il lui sembla que toutes ses joies étaient mortes et ensevelies avec son père.

Le soir, quand les frères convives furent partis, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la première nuit sur la tombe paternelle.

—Ah ! répondirent-ils, cette journée nous a fatigués ; nous avons besoin de nous reposer. Toi qui n'as rien fait, tu peux bien cette nuit veiller.

Sans rien répliquer, Georges s'en alla au cimetière et marcha à petits pas autour de la fosse où reposait son père. A minuit, une voix qu'il ne pouvait oublier prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

La voix demanda ensuite pourquoi cette visite nocturne n'était pas faite par l'un des fils aînés. Georges répondit que la journée des funérailles avait fatigué ses frères.

—C'est bien, reprit le père ; chaque œuvre mérite sa récompense, je veux te donner la tienne. Un jour, tu désireras avoir de beaux vêtements pour entrer dans la société des gens distingués ; reviens alors sur mon tombeau, frappe trois fois la terre avec ton talon gauche et dis : « Cher père, je demande ma récompense pour ma première veillée. » Aussitôt tu auras une armure et un cheval. Mais pas un mot de tout ceci à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit.

Le soir, il demanda à ses frères lequel d'entre

eux voulait passer la nuit sur la tombe paternelle, et ils lui répondirent d'un ton railleur :

—Personne ne viendra enlever notre père à sa fosse. S'il te plaît d'aller près de lui passer la nuit, rien ne t'en empêche. Mais, avec toutes tes veillées, tu ne le ressusciteras pas.

Georges entendit ces paroles avec douleur et retourna au cimetière.

A minuit, la voix de son père prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

Le père, de nouveau, demanda si l'un des deux aînés n'était pas venu. Georges les excusa en disant qu'ils étaient fatigués du travail de la journée.

—Eh bien ! reprit la voix du mort, toute œuvre mérite sa récompense. Je te donnerai la tienne.

« Un jour viendras où tu auras besoin d'un vêtement plus beau que celui que tu as gagné hier. Viens alors ici frapper du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : « Cher père, je demande la récompense de ma seconde veille. » Tu auras alors une si belle armure et un si beau cheval que l'on ne pourra se lasser de te regarder. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères. »

Au point du jour, Georges retourna au logis. Ses frères étaient encore au lit. Il se coucha sur le poêle et s'endormit.

Le soir, il leur demanda lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe. Ils lui répondirent d'un ton sarcastique :

—Celui qui a déjà passé gratuitement la deux nuits peut bien en passer une troisième. A quoi sert d'ailleurs ? Personne n'ira enlever notre père, et il ne sortira pas lui-même de sa fosse. Il n'avait plus sa raison quand il nous a fait sa singulière demande.

Georges pleura en les entendant parler ainsi et retourna au cimetière. A minuit, la voix du mort dit :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et le pieux fils répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

—Pourquoi donc tes frères ne sont-ils pas venus ?

—Ils étaient fatigués du travail de la journée.

—Eh bien ! toute œuvre mérite sa récompense ; je te donnerai la tienne. Un jour viendra où tu reconnaîtras que plus l'homme possède, plus il désire. Mais les vœux du tendre fils qui reste fidèle à la mémoire de son père doivent être accomplis. Je voulais partager mon trésor entre tes frères ; toi seul en hériteras. Si les vêtements et les chevaux que tu as gagnés hier et avant-hier ne te suffisent pas, viens ici, frappe du talon gauche trois fois sur ma tombe, en disant : « Cher père, je demande ma récompense pour la troisième veille. » Tu recevras alors la plus magnifique armure et le plus magnifique cheval. Le monde t'admira, tes frères t'envieront, et tu deviendras le gendre d'un roi puissant. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit. Pendant qu'il dormait, ses frères se disaient :

—A quoi nous sert ce garçon qui rôde la nuit et se couche dans la matinée ? A quoi bon le nourrir ? Avec ce qu'il mange, nous pourrions engraisser un porc, ce qui nous serait plus profitable...

—Qu'il s'en aille s'écria l'aîné, qu'il s'en aille, hors d'ici, mendier !

—Non, répliqua l'autre ; on sait que nous avons quelque fortune, et on nous blâmerait si nous l'obligions à demander l'aumône. Qu'il demeure ici. Nous lui donnerons nos restes, pas assez pour apaiser son appétit, assez pour qu'il ne meure pas de faim.

Pendant ce temps, le magicien avait achevé son œuvre, et le roi fit annoncer de toutes parts que la main de sa fille serait accordée à celui qui à pied ou à cheval gravirait la montagne de verre. Au sommet de cette montagne était la princesse endormie dans sa caisse de verre.